

# SAINT ORENS, EVEQUE D'AUCH

5 e siècle

Fêté le 1 mai



Saint Orens succéda à saint Ursinien, un de ces pontifes dont les vertus ne sont point parvenues jusqu'à nous, et dont le culte a péri en traversant le cours des âges. A sa mort, on songea à donner à l'église d'Auch un pasteur, qui fît revivre celui qu'elle pleurait. Or, dans ces temps de foi simple et naïve, les hommes, comprenant leur impuissance, tournaient leurs vœux et leurs espérances vers le ciel, et souvent se reposaient uniquement sur lui du soin de choisir. On ordonna à cet effet un jeûne public et des prières solennelles, et Dieu se plut à les exaucer d'une manière sensible. Quand le clergé et le peuple furent réunis pour l'élection, une voix d'en Haut prononça le nom d'Orens.

Il était né à Huesca, sur la frontière d'Aragon, d'un père que les légendaires font comte ou gouverneur d'Urgel, ce qui a porté plusieurs biographes à lui donner cette ville pour patrie. Son éducation répondit à la noblesse et à la piété des auteurs de ses jours, qui sont honorés l'un et l'autre d'un culte public sous le nom de saint Orens et de sainte Patience Il fit en

peu de temps de grands progrès dans les lettres et de plus grands encore dans les voies du salut. Le Seigneur, qui le destinait à devenir un des ornements de son sacerdoce, l'arracha du sein de sa famille, au moment où tous les biens et tous les honneurs de sa maison passaient sur sa tête par la mort de son frère aîné. Un ange l'avertit et le conduisit comme par la main dans la vallée de Lavedan, à quelques heures de Tarbes.

Tandis que le pieux jeune homme mettait tous ses soins à se cacher au monde, Dieu sembla se plaire à le glorifier. La réputation de sa sainteté et le bruit des miracles qui la signalaient, se répandirent bientôt de toutes parts on vit les peuples accourir en foule vers le lieu de sa retraite. Ils ne venaient y chercher qu'un remède à leurs infirmités, et ils trouvaient dans les prières et

les avis charitables du serviteur de Dieu la santé de leur âme avec celle de leur corps.

Cependant le vertueux solitaire s'alarma de ce concours. Il craignit les séductions d'un amour-propre que tout éveillait, et afin de se dérober à tant d'empressement, il quitta la vallée de Lavedan et gravit le sommet d'une roche escarpée, qui, à son approche, se partageant en deux, parut ouvrir son sein pour lui prêter un asile ignoré et presque invisible. Dans cette roche profonde, caché aux regards des hommes, mais sous l'oeil de Dieu, il se livra aux veilles, aux jeûnes, aux macérations, à toutes les rigueurs de la plus austère pénitence. «Là, nous dit un de ses anciens biographes, les herbes étaient sa viande, l'eau sa boisson, sa maison un antre, le ciel son toit, la terre son lit et un rude cilice son vêtement». Cet esprit de mortification le suivait jusque dans ses prières. Tous les jours il récitait le psautier, les reins ceints d'une chaîne de fer et plongé jusqu'à mi-corps dans un bassin d'eau froide.

Les heures que lui laissaient ses exercices religieux, il les consacrait à la composition d'un poème remarquable pour l'époque. Partagé en deux livres et composé de vers élégiaques, il a pour titre *commonitoire* ou avertissement : c'est une peinture des divers obstacles qui s'opposent à notre salut et une sorte de guide vers le ciel. Il respire une douce et sainte mélancolie, comme les malheurs de l'empire et l'aspect d'une nature abrupte et, sauvage devaient facilement l'inspirer. En y travaillant, l'auteur chantait encore les louanges de Dieu et s'occupait à procurer sa gloire.

Pendant chacune de tes  
actions volontaires  
ou involontaires, la mort,  
que rien n'arrête,  
avance, avance toujours.

Ainsi s'écoulaient ses jours, lorsque les députés de l'église d'Auch vinrent lui apprendre les ordres du ciel et le conjurer de ne point se refuser aux vœux empressés d'un peuple qui l'attendait. L'humilité est le sceau de la sainteté, et même de tout vrai mérite. Orens, se jugeant complètement indigne de la haute dignité qu'on lui déférait, refusa de croire à ce que ce récit avait de flatteur, et sans en entendre davantage, il prit aussitôt le bâton de voyageur, et déjà il se préparait à fuir; mais arrêté par les députés et craignant, sur leurs assurances redoublées, de résister à Dieu, il pria le Maître suprême de lui faire connaître plus spécialement sa volonté. Sa prière était à peine finie, que le bâton qu'il tenait à la main prend racine, étend ses rameaux, et se couvre d'un vert feuillage. A la vue de ce miracle, Orens courbe la tête et se dirige vers Auch. Quand il fut près d'entrer dans ses murs, tous les malades qui y étaient renfermés se trouvèrent subitement guéris. Ce second miracle acheva de lui gagner les cœurs. Les habitants s'empressèrent de sortir à sa rencontre pour lui témoigner leur joie et leur reconnaissance.

Le nouveau pasteur se dévoua au salut de ses ouailles. Quoique la croix brillât depuis longtemps sur le front des Césars, le paganisme comptait encore, surtout dans les provinces reculées, des sectateurs nombreux. Orens s'attacha d'abord à l'extirper de son diocèse. Dans ce but, non seulement il combattit les rites idolâtriques, mais encore il abattit tous les monuments qui, en rappelant le souvenir des fausses divinités, en perpétuaient le culte. Là, où l'ami des arts est tenté de gémir, l'homme doué d'un sens pratique ne peut refuser son

assentiment. Avant tout, il fallait ramener la société égarée dans les voies de l'erreur.

Aux portes de sa ville épiscopale, sur une montagne appelée alors Nervica ou Nerveia, s'élevait un temple célèbre consacré à Apollon. Orens s'y transporte, le détruit, et sur ses ruines il élève une église en l'honneur du jeune enfant Cyr et de sa mère, sainte Julitte, martyrisés ensemble sous Dioclétien. Du nom légèrement altéré de cette tendre et innocente victime, le mont s'appela depuis Saint-Cric.

Un zèle aussi actif contre le paganisme ne pouvait rester muet et indifférent devant les vices qui souillaient la religion. Mais ici, la résistance fut singulièrement opiniâtre on triomphe quelquefois plus facilement des infidèles et des hétérodoxes que des indignes enfants de l'Eglise. Vainement le pieux évêque fit-il tour à tour entendre les accents de la plus douce et de la plus tolérante charité, ou gronder les foudres de la parole évangélique, sa voix fut complètement méconnue et toutes ses exhortations dédaignées. Tant d'efforts infructueux amenèrent dans son cœur le découragement. D'ailleurs, son ancien attrait pour la solitude le poursuivait sans cesse au milieu de la vie publique. Enfin, sa profonde humilité lui montrait toujours comme trop lourd le fardeau imposé à ses épaules. De là, la résolution qu'il forma d'abandonner un peuple qu'il ne pouvait réformer. Il reprit la cuculle et le bourdon de l'ermite, et retourna pauvre et content à la grotte, ancien témoin de ses austérités et depuis l'objet de tous ses regrets.

Ce départ consterna ses ouailles. Elles avaient pu se montrer indociles et rebelles, mais elles n'en avaient pas moins chéri leur pasteur et vénéré ses hautes vertus. On courut après lui en lui promettant une vie nouvelle. Le Saint se laissa toucher à ces sentiments, et sacrifiant son amour pour la retraite à l'espoir de sauver les âmes, il retourna vers le troupeau qui le redemandait, et au milieu duquel son ministère porta désormais les fruits les plus abondants. Ses succès, ses talents, sa piété et les miracles nombreux dont Dieu se plaisait à relever les vertus de son serviteur, le plaçaient à la tête des évêques d'Aquitaine. Ainsi son nom se présenta naturellement à Théodoric I<sup>er</sup>, roi des Visigoths ariens, lorsque ce prince, assiégé dans Toulouse par Lictorius, lieutenant du célèbre Aétius, lui envoya en députation quelques prélats orthodoxes de ses Etats pour demander la paix; mais Lictorius reçut les prélats avec hauteur et presque avec mépris et trompé par les vaines promesses des aruspices et des devins, qui lui assuraient qu'il entrerait en triomphe dans Toulouse et qu'il prendrait le chef des ennemis, il repoussa toutes les propositions d'accommodement.

Pendant que le général romain repaissait son orgueil de la pensée d'une victoire certaine, Théodoric, nous dit Salvien, s'humiliait devant le Dieu des armées, et couvert cilice, il se prosternait souvent en prières. Il se releva enfin avec confiance pour marcher au combat. L'amour de la gloire d'un côté, la nécessité de l'autre, rendirent longtemps l'action sanglante et douteuse. Peut-être l'avantage fût-il resté aux Romains, si Lictorius, se jetant trop en avant dans la mêlée, n'eût été fait prisonnier. Cette prise, en décidant le succès, termina le combatif commença les ignominies du lieutenant d'Aétius.

Conduit à Toulouse, il dut y subir un triomphe bien différent de celui

que se promettait sa présomption, et que lui avaient prédit ses imprudents conseillers. On lui prodigua tous les outrages dont peut se souiller un vainqueur en délire. Placé à reculons sur un âne, on le promena dans toutes les rues, les mains liées derrière le dos et le corps chargé de chaînes pesantes. On le confina ensuite dans un cachot ténébreux, où durant cinq ou six mois on lui jeta un pain noir destiné à irriter sa faim sans le satisfaire, et après qu'une si longue et si cruelle maladie l'eût rendu méconnaissable à tous les regards, on finit par faire tomber sa tête sous la hache du bourreau. Dans un sort aussi tragique, les anciennes légendes ne manquent pas de voir la punition de l'outrage fait à saint Orens et à ses vénérables collègues.

Du reste, cette ambassade, d'autant plus honorable que notre Saint la devait à un prince hérétique, couronna sa vie. Dès qu'il fut revenu à Auch, Dieu lui apparut et lui fit connaître que sa dernière heure approchait. Ici nous laisserons parler un de ses anciens biographes : «Dès lors, sentant approcher son désiré trespas, il fut merveilleusement resjoy et consolé en son âme, et quoique toute sa vie eust esté une continuelle préparation à la mort, il s'arma des Saints-Sacrements pour combattre de nouveau ce dragon infernal, que tant de fois il avait vaincu. Suppliant Nostre Seigneur de recevoir son âme entre ses mains et que ceux qui, après son décès, auraient recours à lui en leurs ennuis et fascheries spirituelles, eussent la grâce particulière de chasser l'ennemy d'enfer qui leur causerait ce trouble. Incontinent une voix céleste fut entendue par deux ecclésiastiques témoins de la vision : «Orens, je t'accorde tout ce que tu me demandes en faveur de ceux qui se recommanderont à toy, lesquels invoquants ton secours en toutes les infirmités, tribulations d'esprit, nécessitez et angoisses en seront délivrez et ne manqueront jamais de biens temporels en leur besoin.

Ainsi, ce saint prélat, dont la mémoire est en bénédiction, finit sa carrière mortelle comme les lampes aromatiques avec une suave odeur, comme les cygnes en chantant mélodieusement ses propres funérailles et comme le phœnix en se consumant dans le feu de sa charité et poussant sa belle âme par un soupir d'amour, mourut dans le baiser du Seigneur le premier may qui est le jour où l'Eglise célèbre sa feste».

Son corps fut inhumé, à Auch, dans l'église de Saint-Jean-Baptiste qui ne tarda pas à s'appeler tantôt de son premier nom et tantôt du nom de l'illustre et saint prélat, dont les dépouilles venaient de lui être confiées, et insensiblement ce dernier prévalut.

On gardait, outre quelques reliques du Saint encore conservées de nos jours, une partie de la chaîne dont il se ceignait quand il récitait le psautier, et nombreux furent les miracles opérés à l'aide et par la vertu de cette chaîne.

Le reste de cette Chaîne fut envoyé à Toulouse dans le couvent de Sainte-Croix. Outre cette chaîne, les religieux de ce couvent obtinrent, du prieur et des moines d'Auch, quelques reliques qu'ils reçurent le 12 juillet 1354, et qu'ils firent enchâsser dans un chef et un bras d'argent.